



HAL
open science

Les passions en politique. Retour sur le programme de recherche de Pierre Ansart : apports et perspectives

Yves Déloye

► To cite this version:

Yves Déloye. Les passions en politique. Retour sur le programme de recherche de Pierre Ansart : apports et perspectives. *História: Questões & Debates*, 2022, Homenagem a Pierre Ansart: quais suas heranças para pensarmos as linguagens das paixões políticas?, 70 (2), pp.129-148. 10.5380/his.v00i0.00000 . halshs-03768976

HAL Id: halshs-03768976

<https://shs.hal.science/halshs-03768976>

Submitted on 5 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

LES PASSIONS EN POLITIQUE. RETOUR SUR LE PROGRAMME DE RECHERCHE DE PIERRE ANSART: APPORTS ET PERSPECTIVES

*Passions in politics. Review of Pierre Ansart's research
program: contributions and perspectives*

Yves Déloye¹

RÉSUMÉ

Ce texte vise à rendre compte des apports et des perspectives des travaux que Pierre Ansart a consacré, à partir de la fin des années 1970, à la question des passions en politique. En prenant, notamment appui sur l'ouvrage que le sociologue français consacre à *La gestion des passions politiques* publié en 1983, l'article en propose une relecture du point de la science politique et de sa capacité à entrer en résonance avec les travaux contemporains que cette discipline consacrent à la thématique des sensibilités et passions en politique. L'article propose de le faire en deux étapes de réflexion : une première partie du texte vise à résumer la pertinence du programme de recherche engagé par l'auteur et une seconde partie illustre – à partir de l'exemple du sentiment ordinaire d'appartenance nationale – la fécondité contemporaine de cette approche qui entend éviter « les analyses dépassionnalisantes du politique ».

Mots clés: passion politique, sociologie politique, nationalisme ordinaire.

ABSTRACT

This text aims to report on the contributions and perspectives of the work that Pierre Ansart devoted, from the end of the 1970s, to the question of passions in politics. Drawing, in particular, on the work that the French sociologist devotes to *The management of political passions* published in 1983, the article offers a rereading of it from the point of view of political science and its capacity to enter into resonance with the contemporary

¹ Professeur de science politique à Sciences Po Bordeaux, Membre du Centre Émile Durkheim (UMR CNRS 5116). E-mail: y.deloie@sciencespobordeaux.fr

works that this discipline devote to the theme of sensitivities and passions in politics. The article proposes to do this in two stages of reflection: a first part of the text aims to summarize the relevance of the research program undertaken by the author and a second part illustrates - from the example of the ordinary feeling of belonging national - the contemporary fruitfulness of this approach which aims to avoid "the dispassionate analyzes of politics".

Keywords: political passion, political sociology, ordinary nationalism.

Introdução

La question des passions et des émotions en politique est aujourd'hui largement traitée en sciences humaines et sociales (SHS) en France, particulièrement en science politique qui sera dans cet article notre point de référence. Diverses publications récentes attestent de la capacité des sociologues du politique ou politistes à prendre en considération la dimension affective ou intime de la vie politique, notamment pour comprendre les ressorts de l'engagement politique (Traïni, 2009 ; Sommier, 2009) ou évoquer l'émergence d'un véritable « gouvernement des émotions qui est aussi un gouvernement *par* les émotions » (Le Bart, 2018). Se référant explicitement à Pierre Ansart, Christian Le Bart, ici cité, classe ce dernier dans la catégorie des rares auteurs français précurseurs – avec Philippe Braud (1996) – à avoir pointé le « rôle central des émotions et des passions au cœur des grandes théories politiques, de Machiavel à Marx en passant par Tocqueville » (Le Bart, 2018, 14).

Il est toutefois intéressant de noter que toutes ces publications (Faure, Négrier, 2017 ; Haroche, 2008 ; Le Bart, 2018 ; Muxel, 2014 ; Traïni, 2009) prennent soin de préciser le caractère récent de cet intérêt de la sociologie politique française pour la question des émotions, des sentiments et des passions politiques. Faisant, par exemple, le bilan des études consacrées à l'analyse des mouvements sociaux, Isabelle Sommier – qui cite aussi en bonne place l'œuvre de Pierre Ansart – établit notamment le constat suivant :

La question des émotions dans les mouvements sociaux souffre d'un étranger paradoxe : leur appréhension a été totalement évacuée au fur et à mesure que se constituait le sous-champ disciplinaire alors même d'une part, qu'elles sont de toute évidence centrales dans les « bruits et les fureurs » de l'histoire qu'il étudie, comme en témoigne du reste une racine étymologique partagée entre « émotions » et « émeute », et que d'autre part, elles nourrissent les analyses des pères fondateurs de la sociologie, de Tocqueville à Marx. Le « retour du refoulé » s'accomplit à la fin du XXe siècle, sous les différents registres des « émotions », des « passions » ou des « affects » (Sommier, 2009, 197).

Ce qui est vrai de la sociologie politique des mouvements sociaux vaut également pour d'autres objets classiques de la science politique (les organisations partisans, les attitudes électorales...). Divers facteurs peuvent expliquer l'évitement évoqué par l'auteur : le souci, d'abord, de la sociologie politique française de s'émanciper des pères fondateurs ; plus encore, la volonté d'épurer le raisonnement sociologique de toutes les philosophies politiques qui faisaient pourtant la force des analyses antérieures (de Montesquieu à Karl Marx en passant par Alexis de Tocqueville) ; tout autant, le tournant béhavioraliste qui affectera en profondeur la capacité des sciences humaines et sociales à prendre en compte la complexité des phénomènes sociaux et politiques. Il faut probablement voir dans ce « positivisme instrumental » (Bryant, 1989) – souvent importé des États-Unis – un des obstacles majeurs à la prise en compte des dimensions affectives et émotionnelles des faits politiques. Dans ce domaine comme dans d'autres, le béhaviorisme favorisera le développement des méthodes quantitatives et privilégiera une explication causale (celle de la langue des variables et des indices promue par un Paul Lazarsfeld ou un Raymond Boudon) qui laissera largement de côté les dimensions émotionnelles du politique et leur compréhension contextualisée. Ce que résume bien Pascal Perrineau dans cet extrait récent :

La science politique s'est construite en France à partir d'héritages positivistes – le droit, la sociologie durkheimienne, la géographie, etc. – qui l'ont conduite à privilégier des objets déjà construits, aisément identifiables et mesurables. Dans ce paysage scientifique dominé par la rassurante collecte des « faits » et

par le primat épistémologique selon lequel seul le « social peut expliquer le social », il n'y avait que peu de place pour les processus émotionnels. [Ainsi] Gabriel Tarde ou encore Gustave Le Bon, qui s'intéressaient à la dimension psychologique des phénomènes politiques et sociaux, ont été marginalisés et leur statut scientifique contesté (Perrineau, 2014, 61-62).

Extrait qui n'est pas sans entrer en résonance avec cet avertissement préliminaire de Pierre Ansart dans *La gestion des passions politiques* :

Or, cette dimension permanente de la vie sociale et politique est communément négligée par les sciences sociales. La sociologie politique, en privilégiant l'étude des comportements quantitativement repérables, tend à éviter l'analyse de ces configurations affectives. Le souci d'isoler les données objectivables pousse à renouveler la distinction positiviste entre l'objectif et le subjectif et ainsi à repousser dans l'ineffable les affectivités politiques (Ansart, 1983, 11).

Dans un tel environnement scientifique, l'œuvre de Pierre Ansart (1922-2016) – que ce numéro d'*História: questões e debates* entend interroger à nouveaux frais – fait figure d'exception. L'intérêt que porte le sociologue français pour ces questions est ancienne (pour ne citer ici que quelques jalons bibliographiques essentiels : Ansart, 1979, 1982, 1983, 1997) et s'intensifie dans les années 1980 dans un moment où ces approches restent encore pourtant largement confidentielles. C'est là la vertu mais aussi le courage des auteurs précurseurs : développer un programme de recherche (sur lequel nous reviendrons plus loin) que l'on sait fécond malgré son caractère marginal au moment où ce programme est conçu. Ce caractère précurseur, aujourd'hui largement reconnu, tient probablement à plusieurs facteurs qui mêlent de manière indissociable des éléments de la trajectoire biographique de l'auteur et d'autres empruntés au contexte intellectuel français des années 1970-1980. À ce titre, la méfiance de Pierre Ansart à l'égard de la situation de l'université et des SHS dans la France de cette époque mérite d'être rapidement mentionnée. Dans un entretien donné à François Dosse (2012), l'auteur de *La gestion des passions politiques* (1983) relate notamment le malaise qui est le sien dans un paysage universitaire français marqué par un morcellement disciplinaire accru qui transforme toutes les disciplines des SHS en « petites chapelles [qui] apparaissent [comme autant] de lieux de sécurité » (Dosse, 2012, 461) et qui pénalise le

curriculum d'étudiants devenus incapables de penser l'unité épistémologique des SHS. Et Pierre Ansart de critiquer fortement cette « parcellisation » et cette division en « îlots disciplinaire » (l'expression est de François Dosse) qui nuisent fortement au dialogue interdisciplinaire et à la prise en compte de la généralité des phénomènes sociaux et politiques. On peut ainsi comprendre sa fidélité au département des sciences sociales (au pluriel) qu'il contribue à fonder à l'Université Paris VII-Diderot qu'il rejoint en 1970 à la demande des historien.nes Michelle Perrot et Henri Moniot ; y favorisant notamment les passerelles entre une discipline historique précocement ouverte à l'analyse des émotions (pour un bilan qui mentionne la force des intuitions de Pierre Ansart, voir Deluermoz, Fureix, Mazurel Oualdi, 2013) et la sociologie politique. Véritable « être-frontière », au sens où l'entend Georg Simmel, Pierre Ansart défendra au contraire systématiquement une curiosité intellectuelle faite de braconnages et de transgressions disciplinaires. Ce faisant, il sait briser, pour reprendre les termes du sociologue allemand, nos limitations disciplinaires pour mieux « gagner la liberté » (Simmel, 1988, 166). On peut ainsi comprendre sa gourmandise intellectuelle à l'égard tant de la psychanalyse (Ansart, 1979, 1990) que de l'anthropologie (Ansart, 1996) ou de l'histoire (Ansart, 1982, 1983) et son souci constant de construire des passerelles entre les disciplines et les auteurs (Ansart, 1993). On peut aussi rappeler ici le bonheur qui a été le sien dans le développement de relations intellectuelles et amicales avec ses collègues brésiliens du « Groupe de travail sur l'histoire des langues politiques : raison, sentiments et sensibilités (Nucléo História e Linguagens Políticas : razao, sentimentos e sensibilidades) ». Équipe de recherche avec laquelle Pierre Ansart, souvent accompagné de Michèle Ansart-Dourlen, de Claudine Haroche ou encore d'Eugène Enriquez, va parcourir une véritable cartographie des sentiments politiques : l'indifférence (Naxara, Marson, Brepohl, 2015), l'humiliation (Marson, Naxara, 2005) ou encore le ressentiment (Bresciani, Naxara, 2001).

Pour rendre compte des apports et des perspectives de ces travaux, notre article propose deux étapes de réflexion : une première partie visera à rendre compte de la pertinence du programme de recherche engagé par Pierre Ansart au début des années 1980 en France et une seconde partie tentera d'illustrer – à partir de l'exemple du sentiment ordinaire d'appartenance nationale – la fécondité contemporaine de cette approche qui entend éviter « les analyses dépassionnalisantes du politique » (Ansart, 1982, 142).

L'ambition d'un « programme de recherche » fondateur

Dès la fin des années 1970, Pierre Ansart engage un nouveau programme de recherche qui l'éloigne un peu des travaux d'histoire des idées politiques et des idéologies qu'il avait mené jusqu'alors. Spécialiste des auteurs socialistes et anarchistes (Saint-Simon, Proudhon, Marx) auxquels il a consacré sa thèse de Doctorat ès Lettres dirigée par Georges Gurvitch (Ansart, 1969), il va désormais multiplier les investigations susceptibles de mieux problématiser les effets des passions individuelles et/ou collectives ou encore des « signes émouvants » (Ansart, 1983, 69) sur la vie politique des sociétés modernes et contemporaines. Inspiré ici notamment par sa lecture tant de Sigmund Freud (Ansart, 1979, 1990) que de Karl Marx ou Max Weber (Ansart, 1982, 1983), Pierre Ansart va explorer une hypothèse de travail qu'il emprunte toutefois à un auteur plus ancien, en l'occurrence Montesquieu, et qu'il résume en ces termes.

Pour tenter de progresser dans l'analyse de ces phénomènes [ceux relatifs aux passions en politique], il nous paraît plus fécond de prendre pour guide l'hypothèse de Montesquieu selon laquelle chaque *système politique* met en place un modèle de passion politique qui correspond à sa structure et à son fonctionnement. Il faudrait rechercher, selon cette hypothèse, comment les passions, les émotions, les sentiments collectifs accompagnent et soutiennent les pratiques politiques singulières, par quels procédés, par quels agents et avec quelles conséquences. Un *système passionnel* ne serait pas, en effet, un simple accompagnement de la vie politique mais bien un ensemble dynamique et régulateur vécu par les agents sociaux sur le mode de l'évidence (Ansart, 1983, 8, souligné par nous).

Pour prendre au sérieux ce « système passionnel », l'auteur va ébaucher ce qui pourrait être considéré comme un véritable « programme de recherche » au sens où l'entend Imre Lakatos (1974). Avouons que le terme est peut-être excessif et blesserait probablement la modestie de Pierre Ansart. Reste qu'il est possible d'identifier dans ses travaux un « noyau dur » d'hypothèses et de lignes directrices générales qui sont

autant de directions d'un programme de recherche novateur et dont la postérité est aujourd'hui largement reconnue.

Le noyau dur du programme ansartien

Comment caractériser, du point de vue de la science politique qui est mon domaine de compétence, les lignes de conduite générale proposées par l'auteur ? Nous nous référerons ici principalement à deux contributions de Pierre Ansart : outre le livre incontournable de 1983, nous mobiliserons aussi un chapitre publié l'année précédente dans les *Mélanges* universitaires offerts à Madeleine Grawitz (Ansart, 1982) ; politiste française qui contribua fortement au développement des passerelles entre la psychologie et la science politique française (Grawitz, 1985, chapitre dans lequel l'auteure cite Pierre Ansart comme un auteur essentiel sur ces questions).

Trois idées directrices nous semblent pouvoir constituer le noyau dur de l'approche promue par Pierre Ansart. La *première* hypothèse générale formulée par l'auteur est que les effets des émotions, des sentiments et des passions (tant individuels que collectifs) sur la vie politique se déclinent sur une sorte de continuum qui va de l'ordre au(x) conflit(s) politiques. Pour rendre compte de ce continuum, l'auteur privilégie deux exemples contrastés : celui de la « sensibilité politique monarchiste » à l'époque de Louis XIV (Ansart, 1982, 143-146 ; Ansart, 1983, chapitre 2) qui offre un exemple majeur de « modèles affectifs conformes, susceptibles de conforter les relations politiques établies » (Ansart, 1982, 146) et celui de la Révolution de 1848 qui offre, selon l'auteur, un terrain d'observations privilégié de l'apport de l'analyse des sensibilités politiques pour comprendre les bouleversements socio-politiques. Fin lecteur du *18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1976 [1852]), Pierre Ansart montre que les changements politiques sont d'abord l'occasion de « moments d'intense émotion politique » (Ansart, 1982, 147) ; ce qu'un Émile Durkheim avait évoqué, dès 1913, sous le vocable de « l'effervescence collective » (Durkheim, 1985 [1912] discuté utilement par Mariot, 2001 ; Davy, 1919) à propos de la Révolution de 1789. Mais Pierre Ansart va plus loin et conditionne, d'une certaine manière, la réussite des changements politiques engagés par les situations révolutionnaires à une mutation préalable des sensibilités et des imaginaires politiques. D'où des moments de concordance mais aussi parfois de discordance entre ces sensibilités et leurs effets politiques. De ce point de vue, la leçon de Karl Marx (1976 [1852]) reste, pour Pierre Ansart, d'une actualité complète au début des années 1980 :

Les pages de Marx sur le caractère exceptionnel des conjonctures affectives durant les périodes révolutionnaires invitent à analyser beaucoup plus attentivement la spécificité des sensibilités politiques durant ces périodes et à en examiner les conséquences. Ce sur quoi insiste Marx, en effet, ce n'est pas seulement sur le fait, sur la genèse et la diffusion des illusions passionnées au cours des processus révolutionnaires, mais bien sur *leur insertion dans la pratique politique* et donc sur la nécessité d'en comprendre toutes les dimensions et les conséquences dans le développement historique (Ansart, 1982, 151, souligné par nous).

La *deuxième* hypothèse de travail proposée par Pierre Ansart est parfaitement résumée par l'attention qu'il nous invite à porter à « l'insertion *dans* la pratique politique » des systèmes passionnels ou affectifs analysés. En caricaturant à l'excès, on pourrait presque considérer que c'est moins le contenu des émotions ou passions politiques qui importe que la capacité (sociologiquement et politiquement déterminée) qu'ont les acteurs sociaux de les promouvoir et plus encore de les entretenir. Dit autrement, c'est l'efficacité des émotions, des sentiments et des passions que Pierre Ansart nous invite à ériger en objet d'analyse d'une étude « passionnante » du politique. Ce point permet de comprendre l'importance qu'accorde l'auteur à la question de la « gestion » des passions politiques. Loin d'en proposer une lecture instrumentale qui confondrait l'intention avec son résultat, Pierre Ansart se montre attentif aux modalités concrètes de routinisation du gouvernement par les émotions ou les passions. D'où l'intérêt central qu'il accorde aux rituels politiques ou encore aux fêtes et autres moments collectifs (carnaval, par exemple) qui permettent de mieux comprendre la capacité des « systèmes passionnels » à produire des effets tant de légitimation du pouvoir que de contestation de ce dernier. L'ouvrage de 1983 est ainsi fondé largement sur la relecture d'un certain nombre d'ouvrages historiques ou socio-historiques (Jean-Marie Apostolides, Jean Duvignaud, Pierre Goubert, Ernst Kantorowicz, Georges Lefebvre, Emmanuel Le Roy Ladurie...) qui rendent compte de tels mécanismes durables de « persuasion affective ». Bref, tout ce qui permet de « plaire, [de] retenir l'attention, [de] créer des sentiments de complicité, d'indignation, de fierté, [d']engendrer l'illusion de la proximité » (Ansart, 1983, 190). Là encore, l'exemple de la monarchie absolue de Louis XIV sert d'idéal type :

L'exemple de la monarchie absolue Louis Quatorzième nous a fourni un exemple assez clair de cette production gouvernementale des signes émouvants et de ses ambiguïtés. Comme on l'a vu, l'amour du roi, dans la richesse de sa subtile problématique, n'est pas seulement, en 1660, le résultat d'une tactique politique : l'amour du roi est inscrit dans la tradition, la mémoire collective, et renouvelle les formes de l'attachement politico-religieux constitué dès le Haut Moyen-Âge. Cependant la tradition est elle-même entretenue. L'amour du roi est indirectement renouvelé par les cultes religieux quotidiens : pour autant que cet amour du roi trouve son modèle analogique dans l'amour de Dieu, il ne cesse d'être entretenu et reproduit dans toutes les pratiques de la religion chrétienne. Et de même, nous l'avons évoqué, les rituels, les fêtes royales sont autant de pratiques éducatives renforçant les respects, les sentiments dus « naturellement » à la majesté du prince. Mais de plus, cette période triomphante de la monarchie nous offre l'exemple d'un autre travail, résolu celui-là et systématique, de production de messages émouvants, visant consciemment à capter les soutiens par la captation des admirations, des dévotions politiques. Il s'agit clairement alors de faire aimer, de faire admirer la puissance du roi, de faire haïr les insoumissions. Il s'agit de renforcer le pouvoir par la gestion des passions, d'entretenir le pouvoir par l'entretien des passions conformes (Ansart, 1983, 54).

Sentiers historiques de dépendance affective, modalités subtiles d'encastrement entre le registre religieux (en l'occurrence celui du catholicisme gallican en France au XVIIIe siècle) et le domaine de l'obéissance politique, efforts constants pour entretenir (vocalé régulièrement utilisé par Pierre Ansart, 1983, 53, 123, 190...) le caractère ordinaire, comme allant de soi de la loyauté politique, quête de la proximité et de la ressemblance : autant de pistes de recherche que l'auteur nous propose. À la lecture de cet extrait, on mesure aussi ce qui rapproche ces travaux de Pierre Ansart (1982, 1983) de ceux plus anciens de Norbert Elias qui verra lui aussi dans la configuration singulière de la cour de Louis XIV un moment essentiel de transformation des économies psychiques associées à la construction de l'État absolu (Elias, 1973 [1939], 1985 [1969]). Si ce dernier auteur n'est pas cité dans les travaux de Pierre Ansart des années 1980, on sait aujourd'hui que l'auteur de *La gestion des passions politiques* (1983) en fera une lecture

attentive ultérieure qu'atteste, par exemple, la notice biographique qu'il donnera au *Vocabulaire de psychosociologie* édité en 2002 par Jacqueline Barus-Michel, Eugène Enriquez et André Lévy (Ansart, 2002, 477-482).

La *troisième* hypothèse générale développée par Pierre Ansart se lit comme un conseil de méthode. Dans les nombreux exemples qu'il donne (le groupe sectaire, l'organisation partisane, le meeting politique, la fête électorale, le rituel monarchique...), l'auteur nous invite à privilégier l'échelle mésosociologique pour appréhender efficacement la contribution des sentiments, émotions et passions à la vie politique. Alors que le niveau individuel est source de difficultés méthodologiques (il est délicat, malgré les outils de la psychanalyse, de mesurer la réception fine des dispositifs émotionnels) et que le niveau macrosociologique fait prendre le risque d'une vue surplombante, l'auteur multiplie les entrées empiriques au niveau des groupes pour mieux prendre en compte les signes, les mots, les gestes qui participent à l'inculcation des sentiments conformes aux identifications jugées pertinentes par l'analyse politique des passions. C'est notamment à cette échelle intermédiaire – située à bonne distance des tentations psychologisantes faciles et des montées en généralité hasardeuses – que l'analyse ansartienne se révèle la plus fructueuse :

La difficulté de l'entreprise et les obstacles que de telles recherches peuvent rencontrer ne sauraient être mésestimés, cependant la manipulation des affects par les pouvoirs n'est intelligible que référée à l'acceptabilité de cette manipulation (Ansart, 1982, 151).

Une application du programme de recherche de Pierre Ansart : l'analyse du nationalisme ordinaire

Si les régimes politiques (monarchiste, démocratique, totalitaire...) ont fait l'objet des notations judicieuses de la part de Pierre Ansart (1982, 1983), on notera – que comme pour la plupart des sociologues de son

époque (Déloye, 2017, 45-46) – l’auteur s’est peu attardé sur l’étude de la dimension affective, parfois même passionnée, du sentiment d’appartenance nationale et sur celle des mécanismes émouvants d’identification collective qui lui sont associés (une exception : Ansart, Dayan-Herzbrun, 2000). On se souviendra toutefois de sa participation aux débats d’un colloque sur « raison et passion politiques » tenu à Campinas en 1999 à son initiative et à celle de Maria Stella Bresciani (Seixas, Bresciani, Brepohl, 2002) qui avait largement ouvert le spectre de l’analyse aux dimensions psychologiques du nationalisme. On voudrait, en guise d’hommage à Pierre Ansart, poursuivre ici cette perspective analytique et montrer combien son « programme de recherche » entre en résonance avec les études contemporaines sur ce sujet (Anderson, 1983 ; Billig, 1995 ; Martigny, 2010 ; Déloye, 2013).

L’ordinaire des sentiments nationaux

En application du « programme de recherche » de Pierre Ansart évoqué plus haut, les théories politiques du nationalisme changent d’échelle et de perspective. Il s’agit alors d’envisager principalement le nationalisme sous l’angle de la vie quotidienne, de reconnaître que la capacité des citoyens à s’identifier durablement à une communauté nationale ne résulte pas seulement de l’ensemble des actions publiques mises en œuvre par les constructeurs politiques de l’État-Nation (via une série de politiques ou de manipulations publiques : éducative, symbolique, militaire...) ou des interventions idéologiques des élites intellectuelles nationalistes mais dépend aussi, et peut-être surtout, d’une série de micro-processus sociaux d’identification qui innervent la vie sociale et politique et conduisent les citoyens ordinaires à se reconnaître, de manière banalisée et souvent émouvante, comme les membres d’une « communauté imaginée » (*imagined community*) au sens où l’entend Benedict Anderson (1983). On aura reconnu ici une perspective de recherche largement redevable aujourd’hui à l’ouvrage important que consacra, en 1995, Michael Billig au *Banal Nationalism*. Pour le psychologue de formation, cette expression permet de « désigner les habitudes idéologiques qui permettent aux nations occidentales établies de se reproduire ». Et l’auteur de considérer que « ces habitudes sont inscrites dans la vie quotidienne, à la différence de ce que disent certains » (Billig, 1995, 6) qui oublie le caractère banalisé et non théorique ou idéal du nationalisme. Cette analyse, aujourd’hui souvent

reprise (Martigny, 2010 ; Déloye, 2013), repose essentiellement sur l'étude de la rhétorique médiatique, en l'occurrence celle de la presse anglaise dans les années 1990, et établit la contribution majeure des effets d'information en politique. Par le choix des catégories cognitives qu'elle utilise (national versus international, nous versus l'étranger), par les effets de cadrage qu'elle opère dans la présentation de l'actualité politique, par les signes émouvants qu'elle mobilise, par l'apprentissage d'une « structure textuelle qui utilise les frontières territoriales nationales, divisant le monde entre soi et les autres » (Billig, 1995, 119), l'information médiatisée contribue fortement, selon l'auteur, à normaliser l'identité nationale et à rendre cette dernière « naturelle » aux yeux des citoyens qui acceptent de reproduire mentalement de manière spontanée et souvent émouvante les fragmentations territoriales et les séparations politiques qui constituent les principes de fonctionnement d'un monde désormais divisé en États-Nations. D'une certaine manière, Michael Billig rejoint ici les travaux anciens d'un Karl Deutsch (1953) ou plus récents d'un Benedict Anderson (1983) qui accordent, l'un et l'autre, à la communication une place centrale dans la naissance et la reproduction du sentiment d'appartenance nationale (*nationhood*). On se souvient que pour l'auteur d'*Imagined Communities*, la nation a historiquement réussi à se substituer aux anciennes formes d'identification communautaire parce qu'elle réunit mentalement et sentimentalement des individus qui ne se connaissent pas, ni même ne se connaîtront probablement jamais, « bien que dans l'esprit de chacun vive l'image de leur communion ». Le développement de la presse et des techniques modernes de l'édition contribueront de manière déterminante à l'émergence de cette « faculté imaginante ». En suscitant au même moment les mêmes pensées, les mêmes affects chez les membres d'une culture nationale, dont la langue délimite souvent les frontières, la presse provoque un résultat troublant mais puissant :

Le sens de cette cérémonie de masse – la lecture du journal est pour l'homme moderne un substitut de la prière matinale, observait Hegel – est paradoxal. Elle s'accomplit silencieusement, en privé, dans les méandres du cerveau. Pourtant, chaque communiant sait pertinemment que la cérémonie qu'il accomplit est répétée simultanément par des milliers (ou des millions) d'autres, dont il connaît parfaitement l'existence même s'il n'a pas la moindre idée de leur identité. De surcroît, cette cérémonie se répète sans cesse, à intervalles quotidiens ou semi-quotidiens, au rythme du

calendrier. [...] Dans le même temps, le lecteur du journal qui voit ses voisins lire des répliques exactes – dans le métro, chez le coiffeur, dans son immeuble – est continuellement rassuré : le monde imaginé [celui de la nation] s'enracine dans la vie quotidienne (Anderson, 1983, 35-36).

Au-delà de l'ordinaire des sentiments d'appartenance nationale, ces travaux sur le nationalisme rencontrent les préoccupations théoriques de Pierre Ansart sur un autre point : celui des « moyens [qui] sont communément utilisés pour susciter les émotions et pour guider les sentiments dans la voie définie par leurs gestionnaires » (Ansart, 1983, 69). Ainsi, dans le chapitre qu'il consacre aux « signes émouvants », l'auteur formule une proposition qui sera largement mise en œuvre par les travaux sur le nationalisme ordinaire :

Les mots et les systèmes discursifs [notamment ceux associés aux médias modernes] ne sont néanmoins que l'un des langages où s'expriment les sentiments politiques. Ceux-ci peuvent trouver à se projeter sur bien d'autres supports dont il faut poursuivre l'inventaire ; l'architecture, la statuaire, toute l'iconographie, peuvent servir de surface de projection aux sentiments et constituer ainsi un décor idéologique de la vie quotidienne. Ce ne sont, en effet, pas seulement les mots ou les déclarations explicites qui peuvent éveiller les émotions, mais aussi le temple, ou même l'affiche. Cet aspect est à souligner particulièrement parce qu'il constitue un mode particulier de la gestion des sentiments politiques participant à *l'éducation silencieuse, incomplètement contrôlée et aux conséquences indéfinies*. Les gestionnaires de la sensibilité politique s'efforcent de créer des lieux émouvants, des formes, des espaces porteurs d'affects, des décors qui, dans le silence, participeront au modelage des attitudes collectives (Ansart, 1983, 80, souligné par nous).

Autant de formulations sur les sensibilités politiques, sur leur gestion, voire cogestion, silencieuse qui sont largement aujourd'hui reprises par la démarche indiciaria de ceux qui traquent le nationalisme par le bas (Martigny, 2010 ; Déloye, 2013).

Pour une microphysique des sentiments et des passions nationales

Pour approfondir la quête des connivences intellectuelles et des proximités scientifiques entre ces travaux sur le nationalisme au quotidien et l'approche développée par Pierre Ansart, il est utile de pointer les deux principaux déplacements qu'opèrent ensemble ces travaux.

Le *premier* décentrement du regard est d'inviter les observateurs à mettre en œuvre une sorte de « microphysique » du nationalisme apte à mieux en identifier les fondements sentimentaux et affectifs. En usant librement de ce vocabulaire emprunté à Michel Foucault, il s'agit d'insister ici sur les multiples *pratiques invisibles ou silencieuses* qui parviennent à créer le sujet national moderne. Loin d'être seulement le résultat de l'action volontaire des élites ou des mouvements nationalistes ou encore des appareils idéologiques d'État que ces derniers contrôlent, la diffusion du sentiment d'appartenance nationale comme la capacité de s'identifier à une « communauté imaginée » empruntent des voies variées et non univoques et repose sur des processus largement inconscients et silencieux, souvent même sans acteurs identifiables aisément. Ce qui est ici en jeu, c'est l'émergence d'une identification nationale formant au total un résultat non intentionnel. Ce ne sont donc pas les rares expériences directes liées à l'appartenance civique nationale (la participation épisodique au rituel électoral, le spectacle souvent distancié d'une commémoration ou fête nationale, l'engagement physique dans un conflit militaire...) qui sont ici privilégiées mais un vaste ensemble d'interactions quotidiennes (la lecture d'un quotidien national, la participation collective à un événement sportif souvent teinté de passion chauvine parfois de xénophobie, le voisinage avec un style architectural ou un monument national, le regard porté aux figures paysagères de la nation, la visite répétée d'une exposition, le contact intime avec des objets matériels marqués par l'empreinte nationale, l'écoute d'une mélodie exprimant l'« harmonie des peuples »...) qui sont susceptibles d'ancrer ce sentiment profond de « communauté de destin » (l'expression est empruntée à Otto Bauer) que constitue l'appartenance nationale. Cette « microphysique » du nationalisme s'exerce dans une sorte de *mouvement perpétuel*, dans un jeu d'interactions complexes et mobiles dont les termes ne sont jamais vraiment ni acquis, ni stabilisés. À l'instar de l'approche proposée par Pierre Ansart (1983), il s'agit ici de plaider en faveur moins d'une nouvelle « théorie »

du nationalisme que d'une approche « analytique » de ce dernier mettant le *fonctionnement* des identifications nationales au cœur de l'observation : c'est au déploiement de ces identifications (et non à leur fondement institutionnel ou idéologique) et à leur mise en œuvre quotidienne qu'il convient ici de faire référence. C'est donc dans un ensemble de pratiques ordinaires (Palmer, 2000), le plus souvent diffuses et répétitives, que le nationalisme gagne en efficacité symbolique et politique.

Un *deuxième* déplacement du regard est de nous inviter à privilégier les conjonctures routinières d'identification nationale. À l'invitation de Michael Billig (1995) et en prolongement des intuitions de Pierre Ansart (1982, 1983), l'appréhension quotidienne du nationalisme suppose de distinguer les moments de nationalisme chaud (*hot nationalism*) pendant lesquels l'affirmation de l'identité nationale « est extraordinaire, tendue politiquement et chargée d'émotions » (Billig, 1995, 44) des périodes froides (*cold nationalism*) où l'identification à la communauté nationale est le résultat d'une série de comportements et de sentiments routiniers et usuels éloignés des moments d'effervescence ou de conflictualité nationaliste. Alors que dans le premier cas, souvent privilégié par la littérature savante sur ces questions, le nationalisme est perçu comme une sorte d'exception, parfois même comme une pathologie sociale, il devient la règle et le résultat banal d'une expression continue et souvent inconsciente et silencieuse de l'appartenance nationale. De ce point de vue, l'approche suggérée comble une lacune importante dans la littérature sur le nationalisme : « Partout dans le monde, les nationalismes affichent leurs drapeaux quotidiennement. [...] Il paraît [ainsi] plus vraisemblable de penser que l'identité fait partie d'un mode de vie plus banal dans les États-nations » (Billig, 1995, 46). Ce décentrement du regard invite notamment à nuancer une lecture du nationalisme en termes d'« effervescence collective », comme celle que propose le jeune Émile Durkheim lorsque participe à la première célébration nationale du 14 juillet en 1880 dans les rues de Paris et en tire la conclusion, peut-être hâtive, que l'enthousiasme populaire est capable de produire de manière ponctuelle et exceptionnelle un fort sentiment d'appartenance collective qui donnerait naissance à une véritable religion civile de la nation dont les racines plongeraient dans l'histoire française moderne (voir le témoignage repris par Davy, 1919, 188). À cette approche qui se focalise sur le caractère passionné du nationalisme, il nous semble préférable d'adopter la lecture qu'en propose Marcel Mauss, auteur malheureusement oublié par une grande partie de la littérature sur le nationalisme. Dans les travaux qu'il

consacre aux techniques du corps, l'anthropologue offre un point de vue bien différent de celui de son oncle. À partir des observations empiriques qu'il effectue, Marcel Mauss observe que le corps, par l'ensemble des savoir-faire incorporés qui le constitue, est un très bon analyseur des influences largement intériorisées que commandent la diversité des appartenances nationales. Parce que la socialisation, tout autant que la communication ou l'imitation, occupe une place centrale dans la transmission des manières d'être et de se comporter – bref dans l'existence d'« habitus sociaux » souvent profondément marqués par le contexte national – il importe d'être attentif à la façon dont les hommes « savent se servir de leur corps », *aux formes* nationales empruntées par ces techniques du corps, à cette gestuelle corporelle qui reproduit à l'infini des manières d'être fortement influencées par leur empreinte nationale. C'est notamment l'expérience de la première guerre mondiale qui a conduit l'anthropologue alors engagé volontaire dans les troupes françaises, a développé cette théorie fort utile pour comprendre les mécanismes profonds d'intériorisation et d'inscription dans les corps, au moins autant que dans les consciences, des appartenances à telle ou telle entité nationale. Prenant l'exemple de « l'infanterie britannique [qui] marche à un pas différent du nôtre », l'anthropologue relate une anecdote révélatrice des latences et des pesanteurs qui rendent toute conversion d'une technologie nationale à une autre improbable. « [...] Le régiment de Worcester, ayant fait des prouesses considérables pendant la bataille de l'Aisne, à côté de l'infanterie française, demanda l'autorisation royale d'avoir des sonneries et batteries françaises, une clique de clairons et de tambours français. Le résultat fut peu encourageant. Pendant près de six mois, [...], je vis souvent le spectacle suivant : le régiment avait conservé sa marche anglaise et il la rythmait à la française. [...] Le malheureux régiment de grands Anglais ne pouvait pas défiler. Tout était discordant de sa marche. Quand il essayait de marcher au pas, c'était la musique qui ne marquait pas le pas. Si bien que le régiment de Worcester fut obligé de supprimer ses sonneries françaises » (Mauss, 1950, 367). Cet échec révèle en creux la force des « habitus » nationaux et plus encore la capacité de ces derniers à se diffuser dans les comportements et dans les gestes les plus anodins, dans les postures et les manifestations corporelles extérieures quotidiennes.

Cette analyse anthropologique nous semble particulièrement entrer en affinité avec la perspective développée par l'auteur de *La gestion des passions politiques* (1983), perspective que ce dernier qualifie parfois de « psycho-anthropologique » (Ansart, 1996, chapitre 1). Par l'attention qu'il a portée aux « décors émouvants », aux « rituels émouvants », pour ne reprendre ici que deux de ses expressions, Pierre Ansart nous semble avoir apporté de manière pionnière une contribution majeure à l'étude de l'encastrement des pratiques et des idées politiques dans les gestes, les corps, les habitus et les sentiments ordinaires. Par l'intérêt qu'il a accordé, dès la fin des années 1970, aux « structures socio-affectives » qui soutiennent, et parfois contestent, l'ordre politique, il a aussi tracé la voie d'une approche sociologique qui saura mêler avec subtilité et élégance, sens et pratique, idéal et matériel, individu et société.

Referências

Anderson, Benedict. *Imagined communities. Reflections on the origin and spread of nationalism*. Londres : Verso, 1983.

Ansart, Pierre. *Socialisme et anarchisme*. Saint-Simon, Proudhon, Marx. Paris : Presses Universitaires de France, 1969.

Ansart, Pierre. La psychanalyse comme instrument d'analyse des situations idéologiques. *L'Homme et la société*. Paris : L'Harmattan. 51-54, 1979, p. 151-161.

Ansart, Pierre. Pour l'analyse des sensibilités politiques. Dans *Études dédiées à Madeleine Grawitz*. Paris : Dalloz, 1982, p. 141-152.

Ansart, Pierre. *La gestion des passions politiques*. Lausanne : L'Âge d'Homme, 1983.

Ansart, Pierre. Psychanalyse et science politique. Dans Duprat, Gérard, dir. *Connaissance du politique*. Paris : Presses Universitaires de France, 1990, p. 9-44.

Ansart, Pierre. Sociologies et sciences du politique. *Cahiers internationaux de sociologie*. Paris : Presses Universitaires de France, 94, 1993, p. 21-49.

Ansart, Pierre. Le pouvoir de la forme. Pour une approche psycho-anthropologique du protocole. Dans Déloye, Yves, Haroche, Claudine, Ihl, Olivier, dir. *Le protocole ou la mise en forme de l'ordre politique*. Paris : L'Harmattan, 1996, p. 21-31.

Ansart, Pierre. *Les cliniciens des passions politiques*. Paris : Seuil, 1997.

Ansart, Pierre. Norbert Elias. Dans Barus-Michel, Jacqueline, Enriquez, Eugène, Lévy, André, dir. *Vocabulaire de psychosociologie. Références et positions*. Ramonville Saint-Agne: Érès Éditions, 2002, p. 477-482.

Ansart, Pierre, Dayan-Herzbrun, Sonia, dir. Le sentiment national. *Tumultes*. Paris : Gallimard, 9, 2000.

Billig, Michael. *Banal nationalism*. Londres : Sage, 1995.

Braud, Philippe. *L'émotion en politique*. Paris : Presses de Sciences Po, 1996.

Bresciani, Stella, Naxara, Marcia, dir. *Memoria (res)sentimento. Indagações sobre uma questao sensivel*. Campinas : Editora da Unicamp, 2001.

Bryant, Christopher G. Le positivisme instrumental dans la sociologie américaine. *Actes de la recherche en sciences sociales*. Paris : Seuil, 78 (1), 1989, p. 64-74.

Davy, Georges. Émile Durkheim. *Revue de métaphysique et de morale*. Paris : Société française de philosophie. 26 (2), 1919, p. 181-198.

Déloye, Yves. *Sociologie historique du politique*. Paris : La Découverte. 2017 [1997].

Déloye, Yves. National identity and everyday life. Dans Breuilly, John, dir. *The Oxford handbook of the history of nationalism*. Oxford : Oxford University Press, 2013, p. 615-631.

Deluermoz, Quentin, Fureix, Emmanuel, Mazurel, Hervé, Oualdi M'hamed. Écrire l'histoire des émotions : de l'objet à la catégorie d'analyse. *Revue d'histoire du XIXe siècle*. Paris : Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle. 47 (2), 2013, p. 155-189.

Deutsch, Karl. *Nationalism and social communication. An inquiry into the foundations of nationality*. Cambridge : MIT Press, 1953.

Dosse, François. *Histoire du structuralisme*. Paris : La Découverte, 2012.

Durkheim, Émile. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Presses

Universitaires de France, 1985 [1912].

Elias, Norbert. *La civilisation des mœurs*. Paris : Calmann-Lévy, 1975 [1939].

Elias, Norbert. *La société de cours*. Paris : Flammarion, 1985 [1969].

Faure, Alain, Négrier, Emmanuel, dir. *La politique à l'épreuve des émotions*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2017.

Grawitz, Madeleine. Psychologie et politique. Dans Grawitz, Madeleine, Leca, Jean, dir. *Traité de science politique*, volume 3. Paris : Presses Universitaires de France, 1985, p. 1-139.

Haroche, Claudine. *L'avenir du sensible. Les sens et les sentiments en question*. Paris : Presses Universitaires de France, 2008.

Lakatos, Imre. Falsification and the methodology of scientific research programs. Dans Lakatos, Imre, Musgrave, Alan, dir. *Criticism and the growth of knowledge*. Cambridge : Cambridge University Press, 1974, p. 91-196.

Le Bart, Christian. *Les émotions du pouvoir. Larmes, rires, colères des politiques*. Paris : Armand Colin, 2018.

Mariot, Nicolas. Les formes élémentaires de l'effervescence collective, ou l'état d'esprit prêté aux foules. *Revue française de science politique*. Paris : Presses de Sciences Po, 51 (5), 2001, p. 707-738.

Marson, Izabel, Naxara, Marcia, dir. *Sobre a Humilhação. Sentimentos, gestos, palavras*. Uberlândia : EDUFU, 2005.

Martigny, Vincent, dir. Nationalismes ordinaires. *Raisons politiques. Études de pensée politique*. Paris : Presses de Sciences Po, 37, 2010.

Marx, Karl, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Paris : Éditions sociales, 1986 [1852]

Mauss, Marcel. *Sociologie et anthropologie*. Paris: Presses Universitaires de France, 1950.

Muxel, Anne, dir. *La vie privée des convictions. Politique, affectivité, intimité*. Paris : Presses de Sciences Po, 2014.

Naxara, Marcia, Marson, Izabel, Brepohl, Marion, dir. *Indiferenças. Percepções políticas e percursos de um sentimento*. Sao Paulo : Editora Intermeios, 2015.

Palmer, Catherine. From theory to practice, *Journal of material culture*. Londres : Sage, 3 (2), 2000, p. 175-199.

Perrineau, Pascal. Les affects en politique. Ce qu'en dit la science politique. Dans Muxel, Anne, dir. *La vie privée des convictions. Politique, affectivité, intimité*. Paris : Presses de Sciences Po, 2014, p. 61-74.

Seixas, Jacy A., Bresciani, Maria Stella, Brepohl, Marion, dir. *Razao e paixao na politica*. Brasilia : Editora Universidade de Brasilia, 2002.

Simmel, Georg. Pont et porte (1909). Reproduit dans *La tragédie de la culture et autres essais*, Paris : Petite Bibliothèque Rivages, 1988, p. 159-166.

Sommier, Isabelle. Émotions. Dans Fillieule, Olivier, Mathieu, Lilian, Péchu, Cécile, dir. *Dictionnaire des mouvements sociaux*. Paris : Presses de Sciences Po, 2009, p. 197-205.

Traïni, Christophe, dir. *Émotions... Mobilisation!*, Paris : Presses de Sciences Po, 2009.

RECEBIDO EM: DD/MM/AA
APROVADO EM: DD/MM/AA